

*Pour l'amour
d'un
Highlander*

Les frères MacLennan 1

Eulalie LOMBARD

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
Ce roman est une œuvre de fiction.

Pour public averti.

Copyright © 2022 Eulalie LOMBARD

Tous droits réservés

Couverture réalisée par Onjoy

Dépôt légal : 06/2020

Achevé d'imprimer en France

ISBN : 979-10-359-8664-3

Eskys Éditions

Savoie

À mes parents,
qui ont toujours cru en moi.
Je vous aime.

« Tu es le sang de mon sang, la chair de ma chair.
Je te donne mon corps, pour que nous ne fassions qu'un.
Je te donne mon âme, jusqu'à ce que nos vies s'achèvent. »

« Ye are Blood of my Blood, and Bone of my Bone.
I give ye my Body, that we Two might be One.
I give ye my Spirit, 'til our Life shall be Done. »

Vœux de mariage traditionnels celtiques



Chapitre 1

Le bruit des vagues frappant la coque du navire agaçait Adrastée. C'était un perpétuel bruissement le long du bois qui, au fil des heures, lui donnait la sensation de frotter contre son crâne. Ajouté à cela le tangage incessant qui faisait glisser les bougies le long des meubles et la jeune femme était de plus en plus irritée et nerveuse.

Il faut dire qu'elle n'avait pas mis les pieds sur ce navire de bonne grâce, et à juste titre. Elle quittait sa France natale, son pays adoré, la cour dorée où elle avait évolué avec tout l'ostentatoire et la facilité de son rang, pour rejoindre son futur époux. Mais elle ne le rejoignait pas n'importe où.

« Ceci ne porte pas à discussion. Tu l'épouserás. J'ai dit ! »

Voilà les seuls mots qu'avait daigné lui accorder son père, Comte de Nemours, l'un des plus riches et influents nobles de l'aristocratie française, avant de la jeter sur ce navire infâme. Depuis des jours, elle s'énervait contre tout ce qui l'entourait, passant sa frustration et sa colère sur les objets et les matelots sans distinction aucune.

Le souci n'était pas qu'elle allait épouser un parfait inconnu, même si cela la peinait grandement, mais le lieu de résidence de cet homme.

Qu'il faille la marier à l'étranger était un fait avéré que son père avait accepté quelques mois plus tôt. Il fallait l'éloigner de la cour de France. Investi de cette mission de la plus haute importance, il s'était acharné pour lui trouver un parti digne d'elle, sa merveilleuse et unique fille.

S'imaginer loin de ses frères et de son père lui avait d'abord été douloureux, mais Adrastée s'était fait une raison. C'était pour son bien. Et de toute façon, elle n'avait nullement le choix. La France était sa patrie de naissance, mais ne serait jamais sa patrie de décès.

Quand son père était venu lui annoncer qu'il l'avait fiancée, elle avait déjà presque terminé ses valises. Le temps pressait, elle ne pouvait se permettre aucune lamentation. Elle s'était tenue bien droite devant lui tandis qu'il lui annonçait l'un des plus grands événements de sa vie. Cependant, la révélation n'avait pas été à la hauteur de ses attentes.

À ses yeux, l'Italie ou l'Espagne auraient été des choix de premier ordre. Ensoleillées et joyeuses, ces deux patries lui donnaient une sensation de bonheur mièvre, la certitude d'être heureuse parmi ce faste chantant.

À défaut de ces nations, le Duché de Savoie aurait pu être des plus

acceptables, surtout qu'il ne l'éloignait pas beaucoup de chez elle, même s'il avait le défaut certain de ne pas être à la hauteur de ses exigences.

Elle aurait également pu concéder à vivre au Saint-Empire, en Autriche bohème ou au Royaume de Hongrie, mais seulement en cas de dernier recours, quand tous les prétendants des nations précédemment citées auraient décliné l'offre.

Dans un moment de désespoir, elle aurait même pu tolérer l'Angleterre, ce qui aurait été un terrible affront à ses croyances, puisque la nouvelle Reine, Elisabeth Ier, était une fervente protestante.

Mais l'Écosse ? *L'Écosse.*

Par quel coup du sort affreux et détestable se retrouvait-elle en route pour ce pays du nord, arriéré et pauvre ? Pour ces terres plates, où il pleuvait sans cesse, où le bétail était en liberté partout, et où les femmes étaient aussi robustes que les hommes ? Pour ce pays de sanguinaires, qui tuaient pour un oui ou pour un non et qui ne faisaient jamais la fête ? Par tous les saints, où allait-elle danser ? Où allait-elle porter ses plus belles tenues ? Où allait-elle tenir des conversations médisantes sur les autres femmes nobles ? Tous ces fastes, toutes ces frivolités malicieuses s'envolaient au fur et à mesure que le navire fendait les vagues.

Tout cela parce que, du haut de ses dix-sept ans et de ses onze mois de règne français, la Reine Marie Stuart avait convaincu son père que c'était le mieux pour elle. Les Écossais, particulièrement les Highlanders, étaient des hommes d'honneur, courageux et travailleurs, qui tenaient beaucoup à leur épouse. Néanmoins, Adrastée n'était pas dupe. Marie Stuart, devenue souveraine d'Écosse seulement six jours après sa naissance, avait épousé François II uniquement pour ce que la France pouvait apporter à sa patrie. En l'occurrence, marier une héritière terriblement riche à l'un de ses nobles était une manière avisée de faire rentrer de l'argent dans sa nation. Au même titre qu'elle, son père avait deviné les intentions de Sa Majesté, mais ne pouvait l'en blâmer. Elle avait besoin que son royaume s'enrichisse, il avait besoin d'un époux pour sa fille. Leur accord avait été rapidement conclu, scellant le destin d'Adrastée.

Essayant de se concentrer sur ses exercices d'écriture pour la énième fois, elle poussa un cri de rage en lançant son encrier à travers la pièce. Il alla se fracasser sur le mur opposé, dans une grande gerbe noire qui éclaboussa le bois clair. Alerté par le vacarme épouvantable, un jeune homme entra précipitamment dans la chambre.

— Adé, tu n'es pas possible ! C'est le deuxième en deux jours.

— Je n'en ai cure !

— Pas moi ! Père tient à ses navires, tu le sais, alors cesse de tout salir.

Boudeuse, elle détourna la tête, le menton levé en un geste hautain qu'elle maîtrisait à la perfection.

Poussant un soupir, il alla s'asseoir sur le lit pour lui faire face.

— Adé, je sais que tout ceci est dur à vivre pour toi, mais...

— Dur à vivre ? Dur. À. Vivre ? Mais c'est l'euphémisme du siècle !

— Baisse d'un ton je te prie. Je suis certes patient, mais j'ai mes limites.

— Ne commence pas à jouer les grands frères autoritaires, Léo. Tu sais que cela n'a jamais fonctionné avec moi.

— À mon grand désarroi. Et à celui de Max et Charles.

— Mensonge. Vous avez toujours adoré vous faire mener par le bout du nez par votre petite sœur. Qu'allez-vous faire sans moi ?

— Savourer le silence ?

Vexée, elle changea de sujet.

— Je regrette que Charles ne m'ait pas conduite. Le voyage aurait été bien plus distrayant.

C'était un coup bas, ils le savaient tous deux, mais elle souffrait et ne voulait pas qu'il l'oublie. Cela aurait été impossible, vu qu'il l'écoutait geindre sans interruption depuis deux jours.

— Tu sais très bien pourquoi Père m'a confié cette mission. Nous étions tous trois suffisamment compétents pour ce qui va suivre, mais Maximilien était occupé avec sa jeune épouse et Charles est trop influençable. Tu serais sûrement parvenue à le faire changer de direction, pour te ramener à la maison ou te déposer dans une contrée inconnue.

Évidemment, il avait raison. Charles était son frère le plus proche, de seulement deux ans son aîné. Après deux frères plus âgés, plus forts et plus charismatiques, il cherchait par tous les moyens l'aventure et la reconnaissance. Mais surtout, il adulait Adrastée, sa petite sœur chérie. Il avait été le plus affecté par l'annonce de ses fiançailles, particulièrement quand elle avait fait une crise dans toute la maison, brisant des vases contre les murs en hurlant à pleins poumons. Elle n'était pas fière de ce passage, indigne d'elle, indigne de l'humilité qu'elle s'était juré de garder, et qu'elle avait perdue.

Cherchant du réconfort dans un geste anodin, elle se saisit de sa brosse afin de démêler sa chevelure, pour la septième fois en une heure.

— Adé, je ne parviens pas à imaginer tout ce que tu peux ressentir... Mais j'espère sincèrement que tu n'en veux pas à Père pour son choix ni à moi pour accomplir son dessein. Tout ce que nous faisons, nous le faisons pour toi, j'espère que tu le sais.

Elle baissa le regard, honteuse. Sa gorge était nouée par l'émotion. L'amour qu'ils lui portaient était inconditionnel, pur et profond. Savoir qu'elle allait en être privée était aussi douloureux que le fait que c'était cet amour lui-même qui était la cause de son éloignement. Parce qu'ils étaient prêts à tout pour elle, même à la forcer à vivre dans un pays à des milliers

de kilomètres de chez eux pour son bien.

Elle reposa sa brosse et se tourna vers lui, les yeux illuminés de larmes.

— Je le sais, Léo.

— Lochmaddy est en vue, hurla alors la voix d'un matelot dans le lointain.

Elle sursauta vivement, pinçant fort les lèvres pour ne pas crier. Son frère enferma ses mains tremblantes dans les siennes.

— Tout va bien se passer, lui assura-t-il pour l'apaiser. Je ne laisserai personne te faire du mal.

Jusqu'à ce que tu t'en ailles, songea-t-elle amèrement.

— Comment tu me trouves ? demanda-t-elle pour maîtriser sa peur, se retranchant derrière les apparences, si réconfortantes.

Il la détailla avec application. Sa toilette étudiée et opulente reflétait son sang noble. Elle avait passé toute la matinée à se préparer, il était conscient d'à quel point cela comptait pour elle. Elle avait été éduquée ainsi.

— Tu es magnifique, comme toujours. Viens, allons voir comment est ta nouvelle demeure.

Il l'aida à se lever et elle enroula son bras autour du sien, prenant pleinement appui sur lui. Elle n'avait pas la force d'avancer seule.

Quand ils arrivèrent sur le pont, l'air marin leur fouetta le visage, faisant s'envoler leurs cheveux si semblables. À tribord, des dizaines d'îles silencieuses flottaient, indifférentes au ressac, fortes de leur nature sauvage et millénaire. À bâbord, les terres s'étendaient à perte de vue, vertes et planes, balayées par les vents. En face, droit devant elle, un port avait été taillé à même la roche de la falaise, en haut de laquelle trônait un château austère.

C'est donc ici que je vais vivre.



Chapitre 2

À la dernière fenêtre de la plus haute tour, Darren MacLennan observait le bateau fendre les flots. En ce mois de mai, le ciel était dégagé, comme un signe de bon augure pour cette journée qu'il redoutait. Le navire marchand était porté par le vent écossais et la mer calme, droit vers le port.

Darren essayait d'apercevoir les silhouettes sur le pont. Il crut distinguer une large robe, mais le mirage s'enfuit à l'intérieur, protégé de sa curiosité.

Qu'il haïssait ce qui était en train de se produire ! Vendre son honneur et son avenir... Ce n'était pas digne d'un Highlander, pas digne d'un MacLennan. Il avait beau abhorrer de tout son être cette union, il ne pouvait s'en défaire.

Parce que ses gens se mouraient.

Malgré son bétail et ses plantations, le clan MacLennan ne parvenait plus à nourrir les siens. Une partie de leurs denrées était vendue pour financer leurs armes et leurs navires, sans que cela ne suffise à faire face à leurs ennemis. Attaqués au nord par les MacAulay et au sud par les MacDonald, ils étaient blessés et tués de toute part. Et même si les MacLennan faisaient tout leur possible pour remplir les coffres, ce n'était jamais suffisant. Chaque assaut de leurs ennemis pouvait être le dernier.

La lignée de Darren gouvernait l'île de North Uist depuis tant de générations qu'on ne pouvait plus les compter. Ses aïeux avaient tout fait pour maintenir leur pouvoir et protéger leurs gens, il le devait lui aussi.

Quand la missive de sa Reine, Marie Stuart, était parvenue à Lochmaddy par bateau, il était occupé à entraîner ses hommes au combat. C'est Roddy, son frère, qui était venu le trouver en catastrophe pour lui confier la missive. Ils s'étaient isolés dans le bureau de leur père, cette pièce sombre et richement décorée, reflet de l'illustre famille et qui conservait des traces de son ancien propriétaire. Là, ils avaient pris connaissance de la nouvelle : la souveraine avait trouvé un moyen de remplir leurs coffres. Seule condition : il devait épouser une noble française.

Sa première réaction avait été un non massif. Il ne voulait pas se marier tout de suite, et encore moins avec une étrangère. Une *Française*. Une aristocrate sotte et prétentieuse qui devait dépenser comme elle respirait. Hors de question !

Mais Roddy l'avait fait changer d'avis. Ils avaient cruellement besoin d'argent. Pour manger, se vêtir, bâtir, s'armer, se défendre. L'offre de la Reine était prodigieuse et inespérée. Ils ne pouvaient la laisser passer.

— Pourquoi un Comte français veut-il marier sa fille à un Highlander ? avait contré Darren, désireux d'empêcher cette union par tous les moyens.

Il avait mis le doigt sur la faille de la proposition.

— Tu sais très bien pourquoi...

— Elle doit être souillée.

Son frère avait opiné, les lèvres pincées.

— Ou très laide.

Darren ne savait pas quelle option lui déplaisait le plus.

— Je ne veux pas d'une femme impure... Ou laide !

Il était enragé. Cette proposition était un affront à son honneur et à sa virilité !

— Darren... Nous ne pouvons pas refuser. Non seulement parce que cet argent nous est indispensable, mais également parce que nous ne sommes certainement pas les seuls à avoir reçu cette proposition. Nous ne pouvons laisser les MacDonald ou les MacAulay entrer en possession de cet argent.

Darren aurait voulu répliquer, exiger, hurler, mais c'était impossible. Il n'y avait pas véritablement de décision à prendre, il avait les pieds et poings liés par le devoir.

— J'ai conscience de ce que cela va te coûter... Mais la vie de nos gens vaut le sacrifice de ton mariage.

Bien sûr. Quel Laird aurait-il fait s'il avait préféré son petit bonheur à la santé et la sécurité de ses gens ? Un Laird minable, indigne du nom de MacLennan.

Roddy était parti dans la foulée avec une réponse rédigée en toute hâte et trois de leurs hommes. Il fallait à tout prix arriver avant les autres messagers. Les MacLennan étaient des marins émérites, qui connaissaient les courants et savaient en user. Par malice, par talent ou par chance, peu importe, ils délivrèrent les premiers leur réponse à la Reine de France et d'Ecosse. Et repartirent avec une date, celle de la venue de la promesse.

La semaine suivante.

Darren n'avait eu qu'une dizaine de jours pour se préparer. L'annonce de ses noces avec une aristocrate française avait fait esclandre parmi les siens. La majorité ne voulait pas de cette étrangère, certains étaient même allés jusqu'à se signer et réaliser d'anciens rituels celtes. Même s'il était irrité qu'ils s'opposent à sa décision, il ne pouvait les blâmer. La fierté écossaise, légendaire, doublée de préjugés bien ancrés, était impossible à combattre. Seul le temps, il l'espérait, pourrait améliorer l'opinion

publique.

Quand le navire fut amarré, Darren quitta sa chambre pour rejoindre ses invités. Il avait envoyé Roddy afin d'escorter les Français jusqu'au château.

Dans la cour inhabituellement silencieuse, trente hommes entrèrent, visiblement nerveux. La distinction entre les Écossais et les Français tenait autant des vêtements que de l'expression du visage. D'un côté méfiante et menaçante, de l'autre hautaine et belliqueuse.

Un jeune homme se distingua, accompagné de Roddy. Il portait des habits ouvragés et coûteux, prétentieux dans ces lieux spartiates. Néanmoins, ses traits fins possédaient une sincérité empressée, une aura de gentillesse. Il salua Darren humblement.

— Laird MacLennan, je suis le Comte Léonard de Nemours. J'accompagne ma sœur pour vous céder sa main.

Malgré son accent français prononcé, il parlait anglais à la perfection. Darren grimaça, dégoûté à l'idée qu'il allait devoir s'adresser à sa femme non pas en écossais, sa langue natale et adorée, mais en anglais, ce dialecte usité par les ennemis de sa patrie.

— Où est-elle ?

Il était trop nerveux pour être poli. En comprenant qu'elle n'était pas parmi eux, il s'était senti aussi soulagé que déçu. Il n'aimait pas qu'on joue avec sa patience.

— Dans le navire. Vous comprendrez que nous devons discuter entre hommes avant de procéder au mariage.

Elle est donc laide...

Ses épaules s'affaîsèrent. Il était très superficiel de sa part d'être désolé de son physique, cependant il ne pouvait contenir sa colère. Il avait déjà sacrifié son mariage et sa descendance, savoir qu'il devrait supporter sa vue toute sa vie durant était intolérable.

Il conduisit le noble dans son bureau sans un mot. Nullement décontenancé, le jeune Comte s'assit sur l'un des fauteuils et lui sourit.

— Comme vous devez être impatient de la rencontrer, je vais faire vite. La dot de ma sœur s'élève à trente mille écus, qui vous seront remis après la cérémonie.

Darren et Roddy échangèrent un regard soulagé. L'argent était là. Les MacLennan étaient sauvés.

— Aux yeux de la loi, vous allez devenir le possesseur des biens que ma sœur héritera à la mort de notre père. Cela comprend des terres et une demeure en France. Comme mon père tient à ce qu'elle les ait, malgré sa nouvelle nationalité à venir, il émet le souhait que votre deuxième enfant, s'il vient à naître, hérite de ces terres et y vive.

Comprenant qu'il attendait une réponse, Darren sursauta.

— Bien sûr. Je n’y vois pas d’inconvénient.

Au contraire. Il gagnait un bien d’une grande valeur. Même si l’idée que l’un de ses enfants s’expatrie lui était douloureuse, il pouvait aisément y concéder.

— De par la rapidité exceptionnelle avec laquelle a été scellée cette union, je me dois de préciser une condition, ou plutôt devrais-je dire... Une obligation.

Le Laird se figea.

— Nous savons que ce mariage est purement financier. Cela ne nous ennuie pas. En revanche, si ma sœur venait à disparaître prématurément et dans des circonstances douteuses, nous nous empresserions de venir récupérer la dot. Par la force, s’il le faut.

— Insinuez-vous que je ferais assassiner ma femme ? éructa Darren.

Il bondit sur ses pieds, prêt à défier le noble au combat, mais son frère le retint.

— Calme-toi. Et mets-toi à leur place. Ils n’ont aucune certitude que nous allons prendre soin d’elle.

— Elle va être mon épouse. Je vais le jurer devant Dieu ! Ma parole d’honneur devrait suffire.

— Ce n’est pas une question d’argent, précisa Léonard, qui n’avait pas bougé. C’est une question d’amour. Mon père ne cherchera pas vraiment à récupérer son argent, mais à se venger.

— Alors pourquoi la marier si loin si vous l’aimez tant ?

Le visage aristocratique se ferma.

— Cela ne vous concerne pas. Tout ce que vous avez à savoir, je vous l’ai énoncé.

C’était un mensonge éhonté, mais Darren ne pouvait se permettre de se le mettre à dos. Il ne pouvait prendre le risque qu’on la marie à un autre, emportant son immense dot avec elle.

— Dans ce cas, pouvons-nous procéder au mariage ?

— Si vous n’avez rien à ajouter ?

J’ai envie de vous frapper.

Comment est-elle ?

Dépêchez-vous d’amener l’argent.

Je ne veux pas me marier.

— Non. Rien du tout.

— Dans ce cas, je vais chercher Adrastée.

Adrastée. Quel nom étrange, aux sonorités méconnues, qui résonnait en boucle dans sa tête depuis des jours.

Adrastée. Il allait enfin mettre un visage sur le nom de sa fiancée.



Chapitre 3

Tel un fauve en cage, Adrastée tournait en rond depuis ce qui lui paraissait être des heures. Léonard était descendu avec leurs hommes pour finaliser son union, la laissant sur le navire telle une marchandise de valeur qu'on ne montre qu'à la dernière minute pour impressionner les acheteurs. Nerveuse, elle ne cessait de replacer les pans de sa robe et sa chevelure le long de son visage, en des gestes répétés mille fois, par automatisme, par besoin. Aux yeux du monde, être belle était ce qu'elle savait faire de mieux.

S'ils savaient..., ricana-t-elle intérieurement.

Comme pour confirmer ses petits secrets bien gardés, elle referma l'un des coffres qui contenaient ses affaires. Sous ses doigts tremblants, le bois était rêche et elle s'attarda sur cette sensation, essayant de se vider l'esprit. Cela fonctionna tant qu'elle n'entendit pas les pas sur le pont.

— Adrastée ? C'est l'heure.

Elle sursauta et se retourna vivement, les joues en feu.

— Tout va bien ? s'enquit son frère, un pli soucieux au milieu du front détonant avec sa décontraction coutumière.

— À ton avis ? s'écria-t-elle, sarcastique.

Pour toute réponse, Léo leva les yeux au ciel. Au lieu de l'agacer davantage, Adrastée eut un pincement au cœur. Elle entendit résonner la voix de sa mère par-dessus le bruissement des vagues « *Ne fais pas ça ou tu vas rester coincé !* ». Elle avait toujours détesté que ses frères aient ce réflexe, outre l'insolence et l'ironie qu'il témoignait.

— Nous pouvons y aller ? l'interrogea-t-il, interrompant ses pensées nostalgiques.

— Ai-je seulement le choix ?

Il s'avança vers elle et lui tendit la main. Ce n'était pas qu'il ne voulait plus discuter avec elle, malgré sa mauvaise humeur insupportable, mais simplement qu'il était dépourvu de mots face à son désarroi, son chagrin et sa peur. Même s'ils étaient nés dans l'argent et les titres, leurs parents leur avaient appris à être une fratrie soudée, qui s'aimait sincèrement. Léonard souffrait de ce qu'il était en train de faire, même si c'était pour la protéger.

Elle lui prit la main et le suivit dehors. Maintenant qu'ils étaient amarrés, la falaise était d'autant plus impressionnante. Un port avait été

taillé et construit à même la roche, leur permettant de passer du navire à la terre ferme à l'aide d'une passerelle ingénieusement installée et conçue. Son frère ne la lâcha pas un instant tandis qu'ils grimpaient le long de la falaise, sur un chemin sinueux où elle dut prendre soin de préserver sa robe de déchirures. Elle ne put malheureusement pas la prémunir contre quelques taches d'herbes et de terre.

Arriver comme une malpropre... Ils auraient pu me permettre de me changer à l'intérieur !

Même alors qu'elle pestait, elle était consciente que cela aurait été compliqué. Ce mariage devait être réglé au plus vite et dans un pays aussi rustre que l'Écosse, la coquetterie d'une épouse n'était pas considérée.

Arrivée devant la bâtisse haute et silencieuse, un frisson d'appréhension la parcourut. L'endroit était d'un calme inattendu. Elle s'était renseignée sur les Highlands avant son départ et avait cru comprendre que le château du Laird tenait une place centrale dans la vie communautaire. Or, l'édifice était vide.

Ils traversèrent la cour, entrèrent par la porte principale et se dirigèrent vers la plus grande salle. À l'entrée, les deux nobles français restèrent figés une minute. La pièce était haute de plafond, si haute que la pierre grise était difficile à distinguer. Sur la gauche, la cheminée rougeoyait d'un feu impétueux, indispensable même au mois de mai. Sur la droite, toutes les tables de repas semblaient avoir été poussées contre le mur, pour faire de la place.

Ce qui n'était absolument pas nécessaire. La salle était vide, à l'exception de trois hommes tout au bout.

Incertaine quant à l'attitude qu'elle devait adopter tandis que Léonard la forçait à avancer de nouveau, elle se pencha vers son oreille.

— C'est mon mariage ?

Même son chuchotis parut de trop dans le silence assourdissant de la pièce austère.

— Oui.

Elle se redressa et pinça les lèvres.

Essaye de ne pas être vexée, essaye de ne pas être vexée...

Peine perdue. Elle s'était rarement sentie aussi humiliée. Que les Highlanders du clan MacLenann réprouvent ce mariage, elle s'y était préparée, mais de là à ce que personne n'assiste à la cérémonie...

Soudain, elle prit conscience qu'elle n'était plus qu'à quelques pas des hommes. Aussitôt, sa gorge se noua d'appréhension.

Légèrement en retrait, le prêtre avait un visage fripé et avenant. De même, le garçon à droite affichait un sourire encourageant malgré sa nervosité apparente. Il possédait des traits d'adulte où demeuraient des traces malicieuses de l'enfance, signe évident de son esprit joyeux et

honnête.

Entre eux se tenait son fiancé. Jamais Adrastée n'avait vu un homme aussi grand de sa vie. Ses épaules étaient d'une largeur peu commune et devaient pouvoir porter des charges incroyables. Sa silhouette tout entière ne dégageait que puissance, virilité et fierté.

Quand Léonard déposa sa main dans celle de son fiancé, elle rougit furieusement au contact brûlant de ses doigts calleux. Heureusement pour elle, son voile la dissimulait de toute indiscretion. Rassérénée par cette protection, elle poursuivit son inspection, le cœur battant de plus en plus vite.

Son futur époux — *Darren*, il était temps qu'elle prononce ce prénom — avait certes un physique impressionnant, mais elle fut choquée que ce soit la première chose qui l'ait interpellée. Car ses yeux, Seigneur ! Ils brillaient comme un feu dans la nuit. D'un bleu irréel, ils étaient presque trop beaux pour être regardés en face, comme s'ils risquaient de la brûler. Pourtant, sous leur splendeur incandescente, Adrastée se sentait bien, trop bien même. Alors que ce visage aux traits épais, aux lèvres belliqueuses, au nez aquilin et aux cheveux d'un noir de jais, aurait dû l'intimider, l'effrayer presque... Elle n'en était que plus fascinée.

— Nous sommes réunis aujourd'hui...

Déjà, les mots se mêlaient avec indifférence. Adrastée ne pouvait pas se concentrer, d'autant plus qu'elle les avait entendus bien trop souvent. Aux souvenirs des cérémonies auxquelles elle avait assisté, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle s'était imaginé un mariage de rêve, sorti tout droit d'un conte de fées. Elle serait entrée dans une salle similaire à celle-ci, remplie de personnes aimantes et de fleurs colorées, attirant toute l'attention sur elle. Dans une ambiance merveilleuse, elle aurait prononcé ses vœux à l'homme de son choix, fière de se tenir devant tous à ses côtés. Puis un véritable festin aurait marqué cette soirée inoubliable, ainsi que des dizaines de danses sous le soleil couchant.

Mais les rêves correspondent rarement à la réalité...

— Oui, j'y consens.

La voix de son futur époux la ramena au présent, à la cérémonie qui se déroulait pour de vrai et non dans ses fantasmes d'enfant.

— Adrastée de Nemours, consentez-vous à prendre cet homme pour époux légitime, à vivre avec lui selon la loi de Dieu, dans le saint état du mariage ? L'aimerez-vous, le consolerez-vous, l'honorerez-vous, le garderez-vous, dans la maladie comme dans la santé et, renonçant à toute autre union, lui resterez-vous fidèle jusqu'à la mort ?

Une sueur froide lui dégouлина le long de la nuque. Que ces paroles étaient solennelles et pleines de sens ! De beaucoup trop de sens. Ceci n'était pas une simple conversation, la répétition de mots dits tant de fois :

c'était une promesse, un engagement.

Pour toujours.

La Comtesse redressa les épaules, les lèvres tremblantes de sanglots dissimulés à la vue de tous. Jamais parler ne fut aussi dur.

— Oui, j'y consens.

Darren retourna sa main, la dégageant de ce contact chaud qu'elle avait adoré sans même s'en apercevoir. Dans sa paume tournée vers le ciel, minuscule comparée à la sienne, il déposa un anneau d'or. Le prêtre plaça sa main parcheminée au-dessus des leurs.

— Seigneur, bénis cet anneau, afin qu'il soit pour tes serviteurs, le symbole de leur vœu solennel et un gage d'amour infini, par Jésus-Christ, Notre Seigneur. *Amen.*

Avec l'eau, il dessina une croix sur leurs mains liées. Puis il prit la bague sacrée et la donna à Darren. Avec une délicatesse déconcertante pour cet homme immense, il la passa à son annulaire gauche. Le bijou lui allait parfaitement.

— Avec cet anneau, je t'épouse, déclara Darren de sa voix profonde. Avec mon corps, je t'honore et je partage avec toi tous mes biens terrestres. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

— Je vous déclare mari et femme, en ce jour et jusqu'au dernier de votre vie. Que les hommes ne séparent point ceux que Dieu a unis. *Amen.*

— *Amen*, répondirent-ils tous d'une même voix cérémonieuse.

— Vous pouvez embrasser la mariée, ajouta le vieux prêtre avec une pointe d'espièglerie inattendue.

Aussitôt, Darren se précipita sur son voile, qui jetait une ombre sur Adrastée. Voilà de longues minutes qu'il rêvait de pouvoir le soulever, redoutant et espérant en même temps ce moment, celui où il la verrait.

Où il verrait sa *femme*.

Déglutissant difficilement, il souleva le tissu blanc, qui lui glissa des mains et retomba sur le côté du visage tant attendu.

Par tous les saints...

Darren pouvait jurer autant qu'il le voulait, rien n'aurait pu le préparer à cela.

Adrastée était d'une beauté indescriptible. Son visage n'était que douceur et tendresse, féminité et détermination. Deux pommettes hautes et rosées soulignaient un regard gris clair enchanteur, où flamboyait une intelligence vive et indomptée. Sa peau de perle était tranchée par des lèvres rouges pulpeuses, surmontées d'un nez tout fin qu'elle fronçait d'appréhension.

Ou d'impatience... ?

Darren fut embrasé d'une chaleur ardente. Il se pencha vers elle, ne pouvant s'empêcher de la détailler avec une minutie indigne d'un homme